

**Presse**

**Etrangère**

## Un premier roman sur le thème de l'amitié

PIERRE MAURY

vendredi 20 novembre 2009, 11:48

**Forrest Gander est surtout connu pour sa poésie, non disponible en français, et ses traductions de l'espagnol. Il a notamment fait découvrir aux Etats-Unis une nouvelle génération de poètes mexicains. En abordant le roman l'an dernier, il montre combien il est aussi chez lui sur un terrain qu'il n'a probablement pas fini d'explorer.**

### Repères

**Roman**, *En ami*, FORREST GANDER tr. de l'anglais (E.-U.) par Dominique Goy-Blanquet Sabine Wespieser 136 p., 15 euros

*En ami* s'ouvre par une épigraphe choisie chez Edmond Jabès : « *Mais peut-être que tout livre n'est que l'expression écrite d'une amitié qui se cherche dans l'amitié d'un inconnu devenu notre double : un adversaire et un complice.* » La thématique ne pouvait être plus claire. Ni plus forte, l'affirmation d'une voix poétique par laquelle le texte est habité.

Lester est un être charismatique dont la naissance donne des pages à vif, une scène de hurlements et de déchirures traversée par la douleur. Avant l'apaisement et l'abandon de l'enfant par sa mère trop jeune. On a connu départ plus serein. Quand on retrouve, des années plus tard, Lester sous le regard de Clay, il est devenu homme de terrain et de mots. Un peu comme Forrest Gander, géologue de formation, il arpente les paysages et fait d'eux sa source d'inspiration poétique.

L'aura de Lester est probablement surestimée par Clay, narrateur de la deuxième partie. Clay lui voue une adoration amoureuse, dans un désir d'amitié qui dépasse ce sentiment. Il voudrait se fondre dans le personnage de Lester. Connaître, comme lui, le succès auprès des femmes. Posséder cette indépendance d'esprit qui lui autorise les comportements les plus excentriques. Et, à défaut d'y parvenir, briser la vie de Lester...

Celui-ci vit avec Sarah, qui investit une troisième partie faite de fragments, évocations de souvenirs et images fugitives. Un chant funèbre et vibrant d'émotion contenue. Avant de retrouver la parole de Lester lui-même, dans des chutes d'interview pleines de questions, d'incertitudes. « *Je ne sais pas. Tant qu'on ne t'a pas vidé à fond et jeté sur le bord de la route. Pour tout le monde tu as quelque chose à donner. J'essaie de ne pas juger les besoins des autres, d'ailleurs en général on ne peut pas.* »

La construction du roman est simple, pour ne pas dire simpliste : quatre parties, quatre points de vue. Il n'en fallait pas davantage. Forrest Gander peint, à petites touches, de manière presque décousue mais en multipliant les réseaux de faits se répondant les uns aux autres, le portrait d'un homme dont le seul véritable défaut aura peut-être été d'être trop aimé. Lester ne cherche pas une place de leader. Il ne fait aucun geste vers Clay pour lui faire croire que son amitié pourrait être payée de retour. Il se contente d'être lui-même, avec naturel et sans se soucier du regard des autres. Paradoxalement, c'est évidemment cela qui attire chez lui...

D'un personnage atypique, le romancier-poète a fait une figure emblématique de la liberté individuelle. Il n'en tire pas de leçon, ce qui rend *En ami* encore plus prégnant. Il n'est pas besoin en effet d'admirer Lester pour ressentir au plus profond les lignes de fuite qui déterminent l'espace du tableau. Pardon, du roman.

## Percival Everett, romancier en colère

PIERRE MAURY

vendredi 20 novembre 2009

## Violence contre violence, la vie et la mort se jouent dans « Le supplice de l'eau ».



## Repères

**Roman**, *Le supplice de l'eau*, PERCIVAL EVERETT tr. de l'américain par Anne-Laure Tissut Actes Sud 243 p., 20 euros

Depuis cinq ans, les romans de Percival Everett sont traduits avec régularité. *Le supplice de l'eau* est le cinquième. Il est empli d'une violence dont plusieurs aspects renvoient explicitement à la politique américaine qui a engendré Guantánamo et Abu Ghraib pendant les récentes années Bush, président

traité de loin en loin sans ménagement : « *Qui peut dire qu'au beau milieu de ces notes, de ce livre, ou de quel que soit le putain de nom que vous vouliez leur donner, je ne peux pas écrire que le pétrole n'est pas la motivation première de cette charogne d'abruti corrompu que nous avons pour président, avec sa morale désaxée et ses trous-du-cul d'hommes de main, avides et gluants ?* » Violence verbale qui répond à la violence physique, l'une et l'autre s'interpénétrant dans une intimité douteuse. Provoquant des effets inattendus sur la langue : certains paragraphes devront être lus lentement, en cherchant le sens des sonorités à travers une graphie approximative.

« *Appelez-moi Ismaël* », écrit le narrateur. Il donne ainsi son véritable prénom. Rappelle les premiers mots de *Moby Dick*. Et suscite ainsi, comme il le fera souvent au fil des pages, une ébauche de sourire chez son lecteur. Qui a parfois bien besoin de décompresser face à un fait divers sinistre. Comme tous les faits divers sinistres, celui-ci manque d'humour : la fille d'Ismaël, Lane, onze ans, a été enlevée, violée et assassinée. Le père se sent coupable et dans le même temps cherche un coupable, qu'il séquestre dans sa cave avec l'intention de lui faire subir *Le supplice de l'eau*. Lui faire connaître la sensation de mourir noyé, même s'il ne mourra peut-être pas. Le torturer. Se venger, en somme, et peut-être pas sur l'assassin de Lane. Mais peu importe quand les valeurs de justice et de paix se sont effondrées.

N'est-ce pas le shérif du coin qui a conseillé à Ismaël de tirer sur les hippies qui détournent ses canalisations d'eau au profit de leurs plantations de marijuana, quitte à en tuer l'un ou l'autre, puisqu'il fermera probablement les yeux ?

Débordé par la violence qui l'entoure, Ismaël, un homme plutôt doux, est entraîné dans le système. Il cherche des justifications dans la philosophie et la sémantique, truffant son récit de références savantes avec lesquelles il joue comme avec des hypothèses de vie ou de mort.

Percival Everett ne montre pas tout de suite où il veut en venir. Sinon que son personnage central reconnaît, dès le début, qu'il doit être lui-même « *un fieffé connard* », puisqu'il vient « *d'une nation de fieffés connards* ». Le romancier, qu'on imagine mal supplicier quelqu'un, fût-il coupable des pires crimes, semble avoir écrit ce livre sous l'emprise d'une grande colère. Il la transmet à Ismaël et lui laisse le choix des moyens pour l'apaiser. Pour autant qu'elle puisse s'apaiser un jour.

*Le supplice de l'eau* est un livre déstabilisant. Et sain. Méfions-nous des miroirs qui y sont installés en grand nombre : l'image qui s'y reflète est peut-être la nôtre.